

Le concert donné à l'Hôtel-de-Ville par M. Hippolyte Monpou se composant d'un grand nombre de morceaux qui devaient être exécutés de nouveau au concert qui vient d'avoir lieu dans la salle du Théâtre-Italien au bénéfice des élèves de M. Choron, j'ai dû attendre ce dernier pour n'avoir pas à parler deux fois des mêmes sujets. M. Monpou, qui se glorifie d'avoir été élève de M. Choron, et qui d'élève est devenu professeur dans l'établissement fondé et dirigé par cet habile maître, M. Monpou avait appelé ses anciens condisciples à son aide et leur avait confié l'exécution de sa ballade de *Lénore*. Je crois, pour pouvoir donner idée de cette composition musicale, devoir transcrire la fameuse poésie de Burger, dont j'emprunte la traduction à la *Revue européenne*, recueil excellent, mais dont les auteurs, dans la propagation de leurs doctrines, semblent trop redouter la publicité pour eux-mêmes.

Lénore.

«En même temps que les premiers feux du soleil, Lénore se leva de ses pénibles songes: «Wilhelm, es-tu parjure ou mort? Combien encore tarderas-tu?» Il était allé avec l'armée du roi Frédéric à la bataille de Prague, et n'avait pas écrit s'il était sain et sauf.

«Fatigués d'une longue guerre, le roi et l'impératrice adoucissaient leur orgueil, et faisaient enfin la paix; et chaque troupe, avec cantiques et chansons, avec tymbales et joyeuse musique, le front ceint de vertes branches, s'en retournait vers ses foyers. Et partout, oui partout sur les chemins, dans les sentiers, courent vieux et jeunes au devant des cris d'allégresse de ceux qui reviennent. Dieu soit loué! sois le bien venu! crient les enfants, les femmes et mainte fiancée ivre de joie. Hélas! mais pour Lénore salut et baisers étaient perdus. Elle questionna bien tous les gens ici et là, s'informa bien de tous les noms; mais de chaque soldat qui venait, pas un qui lui donnât des nouvelles. Or, quand toutes les bandes furent passées, elle se prit à arracher sa noire chevelure, à se rouler par terre avec des gestes furieux. Sa mère court à elle aussitôt. Ah! Dieu, ayez miséricorde! chère émiant, qu'as-tu? et elle la presse dans ses bras. — Mère, mère, il est mort! Adieu monde, adieu tout! Dieu n'a point de miséricorde. Oh! que je suis malheureuse! — Seigneur! Seigneur! secours! soyez-nous plein de grâce! Enfant, prie un *Pater noster*! ce que fait le Seigneur est bien fait. Seigneur! Seigneur! ayez pitié de nous. — Mère, mère! opinion vaine! Dieu n'a pas été bon pour moi! Qu'est-ce que m'a servi, et que me servirait encore de prier? Non, non, la prière est inutile! — Secours! Seigneur, secours! quiconque connaît le père, sait qu'il secourt ses enfans. Le sacrement trois fois saint calmera ta douleur. — Mère, mère, ce qui me brûle, aucun sacrement ne l'éteindra! aucun sacrement ne rend la vie aux morts. — Ecoute, enfant, si le perfide, dans la lointaine Hongrie, avait renié sa foi pour un autre mariage?... Laisse, mon enfant, laisse voler ce cœur! Il n'y gagnera rien jamais! Lorsque son âme quittera son corps, il sera brûlé par son parjure. — Mère! mère! il est mort! perdu! Il est perdu! La mort, la mort est mon bien! Oh! si je n'étais jamais née! Eteins-toi, ma lumière, pour toujours! Meurs, meurs dans la nuit et la désolation! Dieu n'a point de miséricorde! Oh! que je suis malheureuse! — Secours, Seigneur, secours! N'entre point en jugement avec la pauvre enfant! Elle ne sait ce

que sa langue dit. Ne le lui impute pas à pêché! mon enfant! oublie tes peines de la terre, et pense à Dieu et à la béatitude éternelle! alors, le fiancé ne manquera plus à ton âme. — Mère, qu'est-ce que la béatitude? Mère, qu'est-ce que l'enfer? avec *lui* est l'éternelle béatitude, et sans lui l'enfer éternel! Eteins-toi, ma lumière, pour toujours! éteins-toi dans la nuit et la désolation! sans Wilhelm, sur la terre. je ne puis jamais, ni nulle part, être heureuse. — Ainsi se déchaînait le désespoir dans sa tête et dans ses veines. Elle ne cessa d'accuser la divine Providence, de se meurtrir la poitrine, de tordre ses mains jusqu'au coucher du soleil, jusqu'à ce que les étoiles dorées eussent pris leur place au firmament. Et voilà que dehors se fait entendre comme le pas d'un cheval accourant au galop, et un cavalier dont résonnent haut les armes, met pied à terre sur le balcon, dégage doucement le verrou, et d'une voix distincte, envoie ces mots à travers la porte: — Ouvre, ouvre, mon enfant; dors-tu ou veilles-tu, bien-aimée? Comment est ton cœur à présent pour moi? Dis-moi si tu ris ou si tu pleures? — Ah! Wilhelm, toi? si tard dans la nuit? J'ai pleuré et j'ai veillé; j'ai bien souffert! Mais d'où viens-tu à cheval? — Nous ne commençons nos courses qu'à minuit. Je viens de loin, de Bohême; je suis parti tard, et je veux t'emmener avec moi. — Ah! Wilhelm, entre vite ici d'abord; le vent bruit dans l'aubépine; ici dans mes bras, amour de mon âme, pour te réchauffer! — Laisse bruire l'aubépine, laisse bruire, enfant, laisse bruire! entends mon cheval noir qui trépigne et le cliquetis de mes éperons. Je ne peux m'arrêter; trousse ta robe, prends ton élan et saute derrière moi sur le cheval noir; nous avons encore cent milles à courir aujourd'hui pour arriver au lit nuptial. — Quoi! tu voudrais courir cent milles pour me porter dans le lit nuptial aujourd'hui! Ecoute! la cloche retentit encore de onze heures qu'elle vient de sonner. — Regarde, bien aimée, regarde, la lune luit clair. Nous et les morts nous allons vite. Oui, je gage qu'aujourd'hui encore je te porte à notre lit nuptial. — Où est la chambre dont tu paries, dis-le moi, où? et le lit nuptial, comment est-il? — Loin, bien loin d'ici!... étroit, au milieu du silence et de la fraîcheur!... quatre planches et deux planchettes! — Y a-t-il pour moi de la place encore? — Pour toi et moi; viens, trousse ta robe, un élan, saute! Les conviés de la noce et la chambre ouverte nous attendent..... Bellement Lénore se retroussa, prit son élan, et s'assit ferme sur le coursier. Elle enlace, elle serre, avec ses mains blanches comme des lys, le cavalier bien-aimé, et ils partent, ils courent, ils volent au bruyant galop; coursier et cavalier perdaient haleine, et cailloux et étincelles volaient comme la poussière sous les pas du cheval noir. A droite, à gauche, comme tout fuyait derrière eux, prairies, bruyères. campagnes! comme résonnaient les ponts! — Bien-aimée, as-tu peur? La lune luit clair! Hourrah! Les morts vont vite. As-tu peur des morts, bien-aimée? — Oh! non.....; mais laisse les morts en paix. — Qu'est ce bruit de sons et de paroles? Où volent ces corbeaux? Entends-tu le tintement des cloches, la prière des morts? «Mettons le cadavre en terre!» Et à côté passa un cortège funèbre, avec une bière et les chants, et tout ce qui l'accompagne. «Enterrez le cadavre après minuit, avec tintement et chants et plaintes! Moi, je conduis à présent ma jeune épouse au lit nuptial! Approche, sacristain, viens avec le chœur et dégoise-moi le chant des épousailles; prêtre, prononce la bénédiction avant que nous soyons arrivés au lit.» Les tintemens et les chants se taisent..... la bière a disparu.... et on obéit au cavalier, tandis que son rapide cheval noir

l'emporte; et toujours plus loin, plus loin toujours ils volent, ils s'éloignent au bruyant galop. Coursier et cavalier perdaient haleine, et cailloux et étincelles volaient comme la poussière sous leurs pas. A droite, à gauche, comme disparaissaient montagnes, arbres et broussailles, villages, villes et champs! Bien-aimée, as-tu peur? Hourrah, les morts vont vite! As-tu peur des morts, bien-aimée? — Ah! laisse les morts en paix. — Vois-tu, vois-tu, là, à ce lieu de supplice? Autour de la roue danse, à demi visible, à la clarté de la lune, une canaille aérienne. Ça, ça, canaille, venez et suivez-moi. vous danserez la danse des noces lorsque nous monterons au lit. Et la troupe de courir derrière lui avec fracas, avec le fracas du tourbillon qui roule les feuilles sèches du sentier et toujours plus loin, plus loin, toujours ils volent, ils s'éloignent au bruyant galop. Coursier et cavalier perdaient haleine, et cailloux et étincelles volaient comme la poussière sous les pas du cheval noir. Comme fuyait dans le lointain tout ce qu'éclairait la lune à l'entour! comme fuyait tout en haut le ciel et les étoiles! — Bien-aimée, as-tu peur? la lune luit clair! Hourrah! les morts vont vite! As-tu peur des morts, bien-aimée? Oh! de // 2 // grâce, laisse en paix les morts! — Coursier, coursier, le coq appelle déjà, me semble... tout le sable sera écoulé bientôt... Coursier! coursier! je sens l'air du matin. Coursier, vite. vite, précipite ton vol! — Achevée, achevée est notre course! le lit nuptial va nous recevoir! oh! les morts vont vite! nous sommes rendus, nous sommes rendus. — A toute bride, il se dirige vers une porte de fer grillée: un léger coup de baguette, et serrure et verroux cèdent: les battants s'ouvrent en criant, et ils marchèrent sur des tombes, et les blanches pierres sépulcrales tout à l'entour, brillaient aux rayons de la lune. Et voilà, voilà qu'en un clin d'œil, oh! prodige horrible! l'armure du chevalier tombe pièce à pièce comme un morceau d'amadou consumé; sa tête se dépouille de cheveux, de chairs, et n'est plus qu'un crâne vide, son corps un squelette. avec un sablier dans une main et une faux dans l'autre. Cependant le cheval noir se cabrait haut et faisait jaillir sous ses pieds des éclairs; mais tout-à-coup la terre s'ouvre et puis se referme sur lui. Du haut de l'air, des hurlemens, du fond des tombes des gémissemens se font entendre, et le cœur de Lénore, au milieu d'affreuses convulsions, se débattait entre la vie et la mort. Or, à la lueur de la lune, une troupe d'esprits dansaient leur ronde autour de Lénore, en hurlant ces mots: «Lorsque votre cœur se brise de douleur, ne vous attaquez pas au seigneur qui est dans le ciel! Toi, te voilà maintenant sans corps; que Dieu ait pitié de ton âme.»

Telle est la ballade de Burger. Je l'ai étudiée avec soin pour me rendre un compte exact et consciencieux de la musique de M. Monpou. Le compositeur a-t-il peint ces angoisses de la fiancée et de sa mère, cette rapidité d'action et de dialogue, ces couleurs poétiques et sombres, ces images terribles qui se succèdent si merveilleusement dans le poème? N'est-il pas resté au-dessous de son modèle? et, s'il n'a pu faire mieux ou aussi bien que lui, a-t-il recherché, du moins, à faire autrement? Voilà les questions que je me suis adressées en comparant les impressions que m'ont laissées la musique de M. Monpou et la poésie de Burger. Avant tout, je dis que M. Monpou est homme de talent; il y a chez lui instinct de progrès, verve, invention même, et cette haute idée de son art, jointe à cet amour, à cet enthousiasme, sans lesquels il n'est point d'artistes. Mais n'est-il pas à craindre que M. Monpou ne se laisse dominer par son désir de faire école?

Qu'il y prenne garde: l'école littéraire à laquelle il prétend correspondre en musique, cette école est déjà dépassée, et il peut s'en convaincre lui-même en voyant ses chefs renier leurs premiers essais et s'attacher à un autre système. Lorsque ce jeune artiste, tourmenté du besoin de produire, ne trouve autour de lui que des élémens usés, il cherche à en créer de nouveaux, d'inconnus, et c'est précisément en cela qu'il s'abuse. Les élémens de l'art subsistent, seulement à certaines époques, ils ont besoin d'être renouvelés, purifiés, transformés. La composition de M. Monpou présente des choses remarquables, une coupe de phrases originales, des idées heureuses, des images vigoureuses; mais, loin d'imiter le mouvement poétique des paroles, une monotonie fatigante plane sur son ouvrage. Certains coups de timbales produisent un effet inattendu, mais un effet vulgaire, qui n'a rien d'intime, rien de profond, comme cette surprise d'un homme qui se croirait seul dans un appartement, au moment où une personne qu'il n'aurait pas aperçue viendrait lui frapper brusquement sur l'épaule.

La cantate de M. Monpou est écrite pour voix avec accompagnement de piano, de contrebasses et de trombones. M. Monpou a tenu long-temps le piano à l'école de M. Choron. Ses ritournelles se ressentent évidemment de ses habitudes d'accompagnateur. J'aurais beaucoup d'autres choses encore à observer dans la musique de M. Monpou: toutefois je n'en parlerais pas aussi long-temps si son œuvre me paraissait une œuvre ordinaire. En m'exprimant sur lui avec cette franchise, en l'engageant à suivre une autre direction, je crois lui donner une preuve de mon estime pour son talent qui me semble incontestable.

Le concert au bénéfice des élèves de M. Choron a été un véritable *concert historique*, bien qu'il n'entrât pas dans le plan du maître d'en disposer toutes les parties suivant l'ordre chronologique. Mais il ne paraît pas que M. Fétis se soit montré scrupuleux sur ce point. Faisons connaître d'abord le choix des morceaux; nous parlerons plus tard de l'exécution. La première partie du concert a été ouverte par le motet de Mozart *Splendente te deus*, dont le début est d'un caractère plein de noblesse. *L'Hymne à la nuit*, de Lamartine, mis en musique par M. Neukomm, et chanté par MM. Toussaint, Maillot et Mlle Bairès, est écrit dans un bon style et selon la forme de canon adoptée par Rossini. Le *Dies iræ* de Mozart est venu ensuite; mais les deux plus beaux morceaux, le quatuor *Recordare* et le chœur *Confutatis maledictis*, ont été supprimés. Cette prose avait été chantée en entier au concert de M. Monpou. Pourquoi le piano seul a-t-il accompagné le *Tuba mirum*? On avait là les trombones tout prêts. Un incident remarquable a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville: au moment où le chœur *Oro supplex* allait finir, l'horloge a sonné l'heure.

Ce chœur se termine dans le ton de *fa*. La cloche a fait retentir aussi le *fa* sur les mesures finales. Ce timbre rauque, cette vibration étrange qui planait sur l'harmonie a produit un effet magique pareil à celui d'un tam-tam éloigné. Deux fois exécuté avec une rare perfection, le madrigal de Palestrina *alla riva del Tebro*, a produit un effet extraordinaire. Ce sont des flots d'harmonie qui roulent dans les airs et qu'on dirait apportés sur les nues, comme les accens des harpes

éoliennes suspendues, invisibles, dans les forêts. La musique de Palestrina est à la nôtre ce que la poésie des livres saints est à la littérature de nos jours. Le chœur magnifique de *la Fête d'Alexandre* [*Alexander's Feast*] de Haendel [Handel] a été très-applaudi. *La Bataille de Marignan*, de Clément Jannequin [Janequin], est un morceau plein d'images et d'effets pittoresques. Nos oreilles voudraient y trouver plus de modulations, mais il faut se reporter au temps où ce morceau a été écrit. Après un quatuor de M. Ayblinyer [Aiblinger], les élèves ont exécuté le *Donde cotanto fremito* de B. Marcello. Que de grâce, que d'inspiration il y a dans ce psaume! que de science et que d'onction! Voilà véritablement de la musique religieuse! Le délicieux duetto de Clari, *Cantando un di*, a été très bien chanté par M. Jansenne et M^{lle} Bairès. Quel que soit le talent de M. Jansenne, j'ai pourtant regretté M^{lle} Massy. Ce duo est écrit pour deux voix de soprano; si l'on confie la seconde partie à un ténor, l'effet n'est plus le même, le dessin et les concours mélodiques ne se fondent plus dans un ensemble aussi parfait. Après le beau chœur: *Parvulus* de l'oratorio du *Messie* [*Messiah*] d'Haendel [Handel], M^{lle} Bairès a heureusement triomphé des difficultés que présente l'air de *Davidde penitente* de Mozart. Cette jeune personne possède une voix nourrie, étendue et singulièrement douce. Le concert s'est terminé par l'*Alleluia* de Haendel [Handel]. C'est un morceau plein d'entraînement et de grandeur.

L'exécution des élèves de M. Choron est admirable dans les masses. Je suis toujours tenté d'appeler ces chœurs un orchestre, tant il y a d'accens variés, de relief, dans ce mélange de voix de tout sexe, de tout âge, depuis l'enfance jusqu'à la virilité. C'est une intelligence, une souplesse, une précision, un mordant, dont rien ne peut donner l'idée, si ce n'est l'exécution instrumentale du Conservatoire. Ces qualités se font remarquer surtout dans la manière dont les élèves rendent la musique de Palestrina, de Clément Jannequin [Janequin], de Haendel [Handel], toute musique, enfin, qui porte le caractère d'une époque.

Le concert de M. Monpou, à l'Hôtel-de-Ville, avait attiré une foule nombreuse. La salle du Théâtre-Italien n'était pleine qu'aux trois quarts. Les concerts ne font pas fortune à ce théâtre, c'est qu'il est avant tout le temple de la mode. Il en est ainsi, du reste, aujourd'hui, pour tout ce qui n'est pas œuvre de charlatanisme et de spéculation. Espérons néanmoins que l'accueil fait à M. Choron l'engagera à poursuivre la tâche qu'il a le premier si glorieusement commencée et continuée avec des résultats réels, et que d'autres ont voulu exploiter à leur profit. Le retentissement de cette belle séance lui vaudra, nous n'en doutons pas, un auditoire nombreux et digne d'apprécier ses efforts.

LA QUOTIDIENNE, 4 mai 1833, pp. 1-2.

Journal Title: LA QUOTIDIENNE
Journal Subtitle: None
Day of Week: samedi
Calendar Date: 4 MAI 1833
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 126
Pagination: 1 à 2
Title of Article: MUSIQUE.
Subtitle of Article: *Concert de M. Hippolyte Monpou. — Ballade de Lénore. — Concert au bénéfice des élèves de M. Choron.*
Signature: J. D'O.....
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Front-page feuilleton
Cross-reference: None